

## Amitiés politiques et politiques de l'amitié

L'intérêt nouveau porté aux rôles des émotions, sentiments et affects dans la vie politique n'est pas sans péril. Il comporte, il est vrai, un avantage certain : mettre un terme à l'intellectualisme et au rationalisme qui président à l'analyse des comportements politiques. L'histoire et la sociologie du politique s'en tiennent souvent à l'hypothèse d'un individu dont la conduite ne serait gouvernée par d'autres mobiles que ceux de la fidélité à des corpus d'idées transparentes ou de la quête de positions de pouvoir. La démocratie, sous toutes ses formes plus ou moins achevées, se présenterait ainsi comme un monde enchantée par la raison. N'est-ce pas d'ailleurs ce que ses partisans revendiquent en sa faveur ? L'émancipation politique des hommes leur semblent passer par leur émancipation émotionnelle. Fabriquer des citoyens reviendrait à expulser les émotions de la raison politique. Ainsi jouerait-on les idées contre les symboles, le choix raisonné contre les sentiments débridés.

Ce projet politique, d'ailleurs parfaitement estimable, est encore pris pour argent comptant par historiens ou sociologues. Mais les craquelures qui fragilisent un tel modèle ne cessent d'apparaître au choc même de l'observation de la politique telle qu'elle se donne à voir aujourd'hui, même aux plus ingénus. Les travaux ne manquent pas aujourd'hui qui braquent l'analyse du côté des pratiques symboliques et scrutent les effets du sentiment dans le périmètre prétendument réservé à la raison politique<sup>1</sup>. Le lien politique n'est pas seulement nourri d'idées ou de relations de dépendance. Il comporte autre chose que lui apporte tout un système symbolique fait d'images, de rituels, de sons, d'objets et de mots d'ordre qui actionnent les affects. La politique n'est pas seulement le lieu du désaccord (rationnel) mais aussi celui de la haine (irrationnelle), ou, à l'inverse s'y expriment tout autant des alliances que des amitiés, des soutiens que des enthousiasmes ou des phénomènes de liesse ?

Le revers de cette prise de conscience épistémologique est la réduction de la politique à une psychomachie. La psychologisation de l'histoire politique est l'une de ses plaies encouragée par le cancer biographique qui la mine chaque jour un peu plus. Une approche critique a justement alerté sur ces dangers mais en rabattant les phénomènes psychologiques sur de purs mécanismes sociaux commandés par la routine et les lois de l'imitation<sup>2</sup>. Ainsi les liesses et les

---

<sup>1</sup> La bibliographie est considérable. Parmi les tout derniers ouvrages parus en français, on pourra se reporter à Philippe Braud, *Petit traité des émotions, sentiments et passions politiques*, Paris, Armand Colin, 2007. Il convient aussi d'évoquer les très nombreux historiens de la fête politique comme Mona Ozouf, Olivier Ihl ou, plus récemment, Sudhir Hazareesingh qui placent au cœur du lien politique le *sentiment* de partager une expérience commune même si chacun y investit des éléments différents voire opposés (voir par exemple du dernier auteur : *La Saint-Napoléon. Quand le 14 juillet se fêtait le 15 août*, Paris, Tallandier, 2007).

<sup>2</sup> Cf. Nicolas Mariot, *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002*, Paris, Belin, 2006.

adhésions exprimées ne diraient rien du ressenti « réel ». Ce criticisme intégral interdit au sociologue ou à l'historien toute enquête sur les émotions hors le constat qu'elles s'expriment.

Les quelques pistes qui suivent prétendent aller au-delà de cette réserve ascétique. En prenant appui sur l'exemple de l'amitié, elles tentent de proposer une voie de recherche qui tout en refusant toute espèce de psychologisation accepte de relever le défi d'une histoire des émotions. Pour ce faire, on comprendra l'amitié à trois niveaux que l'on examinera l'un après l'autre : l'amitié comme lien affectif, l'amitié comme catégorie sociologique, l'amitié comme pratique politique.

### **L'amitié comme lien affectif : le mystère des élans du cœur**

Dans l'essai qu'il consacre à la définition du politique, devenu l'un des classiques de la philosophie politique, Carl Schmitt s'attarde sur la distinction ami/ennemi. Nous y reviendrons. Nous retenir pour le moment la remarque suivante insistant sur l'historicité des différentes conceptions de l'amitié :

« Les termes d'ami et d'ennemi ont, dans les différentes langues et dans les différents groupes linguistiques, une structure linguistique et logique différente. Dans l'interprétation qu'en donne la langue allemande (comme en beaucoup d'autres langues), l'ami (*der Freund*) n'est, à l'origine, que celui à qui on est lié par des liens de parenté. Primitivement, l'ami n'est donc que l'ami du même sang, le parent par le sang, ou celui qui l'est devenu par le mariage, par un serment de fraternité, par adoption ou par d'autres institutions correspondantes. On peut admettre que c'est seulement sous l'effet du piétisme et de certains mouvements analogues qui, en quête de l'ami divin (*Gottsfreund*), découvrirent l'âme-sœur (*Seelenfreund*) que s'opéra la transposition du concept d'ami dans la sphère psychologique et privée, phénomène caractéristique du XIXe siècle, mais encore fort répandu de nos jours. L'amitié fut dès lors affaire de sentiments de sympathie d'ordre privé, allant jusqu'à prendre une nuance érotique dans une atmosphère à la Maupassant. »<sup>3</sup>

Nous commençons par le niveau d'analyse le plus délicat. Deux obstacles s'élèvent immédiatement. Le premier tient à la définition de l'amitié. Toute entreprise normative se heurte à des expériences historiques contrastées et à des épreuves individuelles qui peuvent l'affaiblir. Le second relève de la documentation. Quelles sont les « preuves de l'amitié » qui seules donnent

---

<sup>3</sup> Carl Schmitt, *La notion de politique. Théorie du partisan*, Paris, Calmann-Lévy, 1972. Avec une préface de Julien Freund, p.66 (première édition : 1932), p.168.

consistance à celle-ci ? On ne peut se contenter des « déclarations d'amitié » pour des raisons que l'on examinera plus loin : certains usages (politiques) de l'amitié rendent douteuses certaines revendications affectives.

Pour s'extraire de ces premières difficultés, sans doute convient-il d'abord de rappeler, que, même à ce premier stade, l'amitié, lien informel, demeure un lien social, qui engage deux individus. Cette relation, de surcroît, se trouve dans la dépendance d'un environnement social qui met à sa disposition des modèles relationnels de même type. Enfin, et l'on échappera ainsi au piège de l'analyse psychologique à distance, c'est la situation qui produit l'amitié et non l'inverse<sup>4</sup>. L'amitié n'est pas ici considérée comme un lien institué mais comme une relation privée née de circonstances particulières. On comprendra dès lors que pour saisir une amitié, il convient d'envisager l'environnement dans lequel celle-ci s'exprime et s'affiche. Il y a des amitiés possibles, comme il en des impossibles, selon les moments historiques, les codes culturels, les rapports de force, les conventions sociales : entre hommes et femmes, entre jeunes et vieux, entre riches et pauvres, et, plus largement, entre dominés et dominants.

Ainsi, peut-on être ou non l'ami de son adversaire politique ? Le spectacle politique, tel qu'il s'est déroulé en France depuis la Révolution française, soit sous le régime d'une quasi guerre civile où les frontières entre convictions privées et adhésions publiques doivent être indiscernables, interdit de répondre par l'affirmative. Dans les faits, il y eut pourtant nombre d'aménagements. L'atteste cette lettre (privée) adressée par Georges Yvetot au député socialiste Marcel Sembat : « Dites-moi donc, mon cher Sembat, si à cette occasion encore le syndicaliste révolutionnaire et antiparlementaire que je suis peut compter sur le concours du député, c'est vrai, mais du militant socialiste surtout, pour lequel il conserve le plus sincère et la plus franche sympathie. »<sup>5</sup> Il n'en demeure pas moins que, publiquement, celui qui dîne avec son adversaire ne peut que passer pour un traître. La publicité croissante des relations privées a rendu encore plus sensible cette tendance et a accru ce rigorisme moral pourtant contredit par les faits. L'un des arguments avancés par les guesdistes avant la Grande Guerre et les communistes après pour condamner l'appartenance des socialistes à la franc-maçonnerie était que celle-ci brouillait la hiérarchie des loyautés. Un socialiste maçon pouvait entretenir d'étroites amitiés avec un conservateur de même obédience. La franc-maçonnerie était-elle autre chose qu'un réseau d'entraide auquel avait recours la bourgeoisie arriviste ? C'est tout un bel ordonnancement du

---

<sup>4</sup> Cf. Rebecca Adams and Graham Allan (ed.), *Placing Friendship in Context*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, qui notent : "Like all personal relationships, even when they appear to those involved to be dyadic constructions – an expression of their own personalities, interests, and creativity – they are none the less shaped by contextual factors that lie outside the direct control of particular individuals."(p.183)

<sup>5</sup> Lettre de Georges Yvetot à Marcel Sembat, 3 mai 1907 citée par Romain Ducoulombier, *Régénérer le socialisme. Au origines du communisme en France (1905-1925)*, thèse d'histoire, Institut d'études politiques de Paris, 2007, p.879.

monde, fait d'appartenances univoques et dénué d'ambivalences, qui se trouvait perturbé par ces affections inopportunes.

Il suffit en effet de parcourir les journaux ou carnets personnels, les souvenirs ou les correspondances privées pour découvrir des amitiés « interdites » ou « improbables ». S'agit-il alors d'amitié « vraie » ? Dans l'ouvrage qu'il a consacré à l'amitié dans l'Antiquité classique, Horst Hutter s'en tient à une définition très large de l'amitié<sup>6</sup>. Il considère comme amitié le sentiment qui pousse à s'ouvrir sur autrui, à le considérer comme un autre soi-même, de façon durable. L'amitié est corrélée à des relations de confiance et d'égalité. Une fois posée cette définition, Hutter admet qu'elle correspond davantage aux sociétés anciennes qu'aux sociétés contemporaines rongées par un individualisme qui contrarie une conception de l'amitié aussi généreuse. Les amitiés contemporaines se sont affadies dans des configurations socio-culturelles où la volatilité des sentiments et des opinions est devenue la règle. La condition de l'homme moderne est l'isolement. Tout un courant d'analyse marxiste a d'ailleurs présenté le capitalisme comme anxiogène et contraire au développement de l'amitié puisque d'abord soucieux d'encourager la compétition entre les hommes<sup>7</sup>. La démocratie ne répond-elle pas aux mêmes caractéristiques qui font de l'affrontement et de la rivalité les lois premières ?

Dans ce cadre socio-affectif, les hommes politiques peuvent-ils compter sur des amis de cœur ? A parcourir les biographies ou les « ego-documents » dont les historiens sont devenus si friands, on a souvent le sentiment de voir se déployer comme une grande solitude démocratique. Les amitiés politiques renvoient moins à une palette de sentiments qu'à une gamme de fonctions. La professionnalisation de la vie politique a contribué à métamorphoser en amis des collègues, des partenaires ou des alliés plus qu'elle n'a poussé à muer en amis les collègues, les partenaires ou les alliés.

Arrêtons-nous sur quelques cas bien documentés qui n'ont ici qu'une valeur d'exemples. Il n'est pas toujours facile de faire le départ entre « entourage » et « amitiés ». Opérer une telle distinction impose d'avoir accès à un type de sources denses, pas toujours disponibles, permettant d'apprécier l'intensité et la qualité des relations, dans un contexte donné. Dans le cas de Gambetta, comme dans celui d'autres grandes figures de la III<sup>ème</sup> République, tels Waldeck-Rousseau, Clemenceau ou Jaurès, l'amitié « personnelle » est presque indiscernable. Les proches sont d'abord des collègues ou des collaborateurs voire, dans le cas des socialistes puis des communistes, des « camarades », des « compagnons » dans celui des anarchistes ou, après la Deuxième Guerre mondiale, aussi dans celui des militants gaullistes, en signe de rappel des

---

<sup>6</sup> Horst Hutter livre, *Politics as Friendship. The origins of classical notions of politics in the theory and practice of friendship*, Wilfrid Laurier University Press, 1978, p.176.

<sup>7</sup> Cf. Dieter Duhm, *Angst im Kapitalismus*, Lampertheim, Verlag Bkubler, 1974.

engagements de la Résistance. Le tutoiement, qui n'est pas une « preuve d'amitié » mais trahit au moins une proximité voire une familiarité, est exceptionnel, en un temps où, il est vrai, son usage est très réservé. Même si les meilleurs amis peuvent se vousoyer, le passage au « tu » marque néanmoins un stade plus avancé d'intimité : « J'allai aussitôt chez M. Léon Bourgeois. A cette époque, nous ne nous tutoyions pas encore. Notre intimité s'est resserrée plus tard, à mesure que nous nous sommes mieux connus et que nous nous sommes sentis rapprochés par la communauté de grandes émotions patriotiques », écrit Raymond Poincaré dans ses *Mémoires*<sup>8</sup>. Jaurès tutoyait très peu et était réputé pour sa retenue affective : on ne le voit guère pratiqué accolades ou embrassades<sup>9</sup>. Mais derrière ces désignations et ces pratiques, plus ou moins affectueuses, que percevoir au-delà des conventions sociales et des situations politiques qui les appellent ?

Les Mémoires permettent aux hommes politiques de trier entre « amitiés vraies » qui ont résisté aux aléas de la carrière, aux combats et aux renversements d'alliances, et les factices, celles qui ont été jouées pour les besoins de la cause. Les trois volumes que l'ancien président du Conseil, Joseph Caillaux a consacré à ses souvenirs politiques sont une mine à cet égard<sup>10</sup>. Il y décline tout un répertoire de sentiments ou de situations affectives allant de la « sympathie » à la « camaraderie », de « l'affabilité bienveillante » à « l'amitié de jeunesse ». Parvenu au terme de sa carrière, et sous l'empire d'une volonté explicite de se justifier, Caillaux enrobe son récit d'une stupéfiante sentimentalité. Les relations qu'il dit avoir entretenu avec nombre de ses pairs mêlent rapports de pouvoir, liens affectifs, complicités idéologiques, clientélisme. On distingue aisément entre ses « amitiés-alliance », relatées par Caillaux lorsqu'il évoque son rapprochement avec les socialistes, ou ses « amitiés-clientèles », et ses amitiés où s'exprime une sentimentalité qui se veut authentique. Ainsi lors d'une brève dispute avec « l'ami très cher » qu'est pour lui Paul Deschanel : « « Quel chagrin vous m'avez fait ! me dit-il au sortir de la séance. Comment vous, vous me parlez de la sorte ? » (...) Je m'excusai sur-le-champ et longtemps je gardai, je garde peut-être encore, le remords d'avoir contristé, ne fût-ce qu'une minute, cet irréprochable ami que j'aimais de tout mon cœur. »<sup>11</sup>

Qui scrute les amitiés se heurte à la difficulté de les caractériser. On manque le plus souvent d'éléments pour comprendre ce qui les fonde. On suspecte toujours leur authenticité tant

---

<sup>8</sup> Raymond Poincaré, *Au service de la France. Neuf années de souvenirs* : tome 1 : *Le lendemain d'Agadir, 1912*, Paris, Plon, 1926, p.14.

<sup>9</sup> Madeleine Rebérioux, « Jaurès et ses amis », *Jean Jaurès. Cahiers Trimestriels*, 143, janvier-mars 1997, « L'amitié dans la République », p.14.

<sup>10</sup> Joseph Caillaux, *Mes mémoires*, Paris, Plon, Tome 1, 1942 : *Ma jeunesse orgueilleuse, 1863-1909* ; Tome 2, 1943 : *Mes audaces. - Agadir..., 1909-1912* ; Tome 3, 1947 : *Clairvoyance et force d'âme dans les épreuves, 1912-1930*.

<sup>11</sup> Cité par Vincent Duclert et Christophe Prochasson, « L'Amitié » dans Vincent Duclert et Christophe Prochasson (dir.), *Dictionnaire critique de la République*, Paris, Flammarion, 2002 (rééd. 2007), p.92-93.

la proclamation d'une amitié, même au sein du « for intérieur » que peut refléter le journal intime, ne constitue en rien une information brute. Dans l'amitié *en* politique – que je distingue ici de l'amitié politique –, il entre bien des composants où se stratifient de façon complexe affinités électives et communauté de pensée mais aussi intérêts communs. Avec du jugement, Madame de Staël, experte en la matière, ne s'y trompait pas : « Contrairement à l'amour qui se nourrit de lui-même, l'amitié réside dans le partage de tout ce qui agite l'intelligence et le cœur : intérêts comme sentiments. Les ambitions, les affaires interfèrent dans la relation amicale. Dans la communication des amis, il est difficile de se confier sans se mesurer, de reconnaître les mérites sans se classer : la rivalité, la compétition ne peuvent disparaître, à moins d'éviter certains sujets de conversation, ce qui reviendrait à tronquer l'amitié de ce qui en fait le sel, c'est-à-dire la prise en compte de l'existence entière. Cette compétition, en faisant intervenir l'évaluation et la mesure, ne cesse de creuser l'écart. Il existe une sorte de restriction mentale permanente qui limite l'estime réciproque. »<sup>12</sup>

Les idées sont parfois le masque des intérêts ou des sentiments comme les sentiments sont parfois la forme prise par les idées ou les intérêts et les intérêts la justification des idées ou des sentiments. L'idéologie des sentiments purs que nous a léguée le XIXe siècle ne peut en aucun cas orchestrer une analyse des affects en politique. La Révolution française fut le creuset illustre d'amitiés en fusion dont Saint-Just finit par faire la théorie fameuse. Dans ses *Institutions républicaines*, l'Archange de la Révolution ravale « celui qui n'a pas d'ami » au rang des parias et imposait à « tout homme âgé de vingt et un ans » de déclarer « dans le temple quels sont ses amis »<sup>13</sup>. En l'an II, Robespierre écrit à Camille Desmoulins sur la même ligne : « Je t'ai aimé autrefois, parce que je t'ai cru républicain ; je t'aime encore comme malgré moi-même ; mais crains un amour jaloux, un amour en fureur qui ne te pardonnera pas si tu oses porter tes pas plus loin. »<sup>14</sup>.

Il est peu contestable qu'en période de hautes eaux idéologiques, lorsque les identités politiques sont tendues par les idées et les doctrines, l'amitié impose le partage au plus profond des mêmes idéaux. La politisation par les idées commande cette configuration affective. Il est alors presque impossible d'avoir pour ami son adversaire, sachant que celui-ci peut se trouver au sein du même parti de la même fraction ou du même groupe. A l'inverse, les ralliements sont en mesure d'effacer les animosités anciennes comme en témoigne cette lettre écrite par Boris Souvarine à Daniel Renoult évoquant son exclusion du *Populaire* : « J'ai tout oublié de ton rôle

---

<sup>12</sup> Germaine de Staël, *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations*, Lausanne, Murer et Hignou, 1796.

<sup>13</sup> Cité par Vincent Duclert et Christophe Prochasson, « L'Amitié », *op.cit.*, p.89.

<sup>14</sup> Cité par Claude Mazauric, *Sur la Révolution française. Contributions à l'histoire de la révolution bourgeoise*, Paris, éditions sociales, 1970. Préface d'Albert Soboul, p.47.

dans cette affaire, du jour où je te vis prendre résolument parti pour la IIIe Internationale. J'ose dire que cela montre quel cas je fais des ressentiments personnels quand l'intérêt de la cause est en jeu.»<sup>15</sup> Le même Souvarine écrit à Louis Sellier, le secrétaire du Parti communiste : « Si vous continuez à subordonner l'intérêt du Parti aux amitiés et à la camaraderie, vous préparez au mouvement de terribles difficultés.»<sup>16</sup> Les crises politiques sont tout autant des crises sentimentales qui ébranlent ou raffermissent des amitiés anciennes. Elles sont aussi parfois à l'origine de nouvelles affections. L'Affaire Dreyfus illustre cette loi à merveille. Plus la crise trouve un écho affectif chez ceux qui l'affrontent, de près ou de loin, plus elle est durable et plus elle prend un statut mémoriel.

Les mouvements socialiste et communiste localisent de nombreux cas qui documentent au mieux l'intrication des sentiments, des idées et des intérêts. Plaçons-nous dans l'œil du cyclone qu'est le Congrès de Tours de décembre 1920 à l'occasion duquel les socialistes français se divisèrent en deux familles et mirent fin parfois à des amitiés de longue date. Nul ne peut remettre en cause la partition proprement politique du Congrès et se laisser prendre aux inévitables jeux tactiques qui mobilisèrent la grammaire des sentiments. Le spectacle de l'émotion fait partie de la mise en scène politique, bien avant que l'image animée et sonore lui ait donné la première place. Il ne s'agit pas ici d'apprécier la sincérité des acteurs qu'il n'est d'ailleurs pas plus fondé de rejeter que d'accepter *a priori*. Les historiens qui ont observé quelques acteurs soulignent l'émotion que suscita ce grand divorce politique qui fit des plus proches amis des adversaires désormais irréconciliables. Pour les bolcheviques, français ou russes, l'amitié politique est un sentiment propre aux démocraties bourgeoises, né des détestables mœurs parlementaires. Ils lui opposent la saine camaraderie, fondée sur un nouveau contrat politique, bien plus exigeant, bien plus héroïque et non dénuée d'une certaine « brutalité fraternelle ». Le premier secrétaire du Parti communiste français, Louis-Oscar Frossard, parlait pour sa part de « grande amitié », nouvelle camaraderie qui devait advenir après la « rupture des amitiés » exigée par une politique du sentiment absolument nécessaire pour des révolutionnaires, et que l'on avait vue à l'œuvre lors du Congrès de Tours.

L'un des congressistes présents à Tours, Lucien Roland, évoque un déluge de larmes : « Verfeuil pleure à la tribune, Frossard pleure, Longuet pleure, Paul (Faure) pleure, on voit des délégués tirer leur mouchoir et s'éponger les yeux.»<sup>17</sup> Gilles Candar, le biographe de l'un des

---

<sup>15</sup> Lettre de Boris Souvarine à Daniel Renoult du 10 novembre 1920, citée par Romain Ducoulombier, *Régénérer le socialisme...*, *op.cit.*, p.542.

<sup>16</sup> Lettre du 30 juin 1923, citée *ibid.*, p.664. La thèse de Romain Ducoulombier contient d'excellentes pages sur la politique de l'amitié des premières années du communisme.

<sup>17</sup> Cité par Gilles Candar, *Jean Longuet. Un internationaliste à l'épreuve de l'histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007, p.214.

congressistes, Jean Longuet, insiste sur la dimension personnelle prise par les débats au cours desquels le recours à l'insulte finit par mettre à mort les plus antiques amitiés : « Ah ! seulement discuter ? (...) On peut peut-être discuter si nous sommes les agents de la bourgeoisie. (...) L'expression « agents de la bourgeoisie » est une impertinence ! (...) Il est joli, le camarade ! (à propos de Zinoviev) (...) Non ! non ! je suis un agent de la bourgeoisie, je ne peux plus vous être cher. (...) Ce n'est pas une interprétation, il y a des mots. »<sup>18</sup> Même réaction face à la scission chez une autre figure importante de la SFIO d'avant 1914, Marcel Sembat, qui confie dans ses « Cahiers noirs » à la page du 6 février 1921 : « Oui ! Mauvais mois ! Cerveau engourdi ! Tours m'avait blessé à fond. Choc émotionnel dont je n'étais pas remis. »<sup>19</sup> Dans une lettre adressée à Blum, Sembat fait lui-même l'aveu que les larmes lui étaient venues en entendant son discours<sup>20</sup>. Quant à Léon Blum, sa mémorable intervention de Tours déborde de références sensibles, moins à l'amitié qu'à la « famille » que constitue à ses yeux le Parti socialiste. Et l'on connaît la péroraison qui achève cet élan rhétorique, dont Blum disait pourtant vouloir repousser toute émotion :

« Dans cette heure qui, pour nous tous, est une heure d'anxiété tragique, n'ajoutons pas encore cela à notre douleur et à nos craintes. Sachons nous abstenir des mots qui blessent, qui déchirent, des actes qui lèsent, de tout ce qui serait déchirement fratricide.

Je vous dis cela parce que c'est sans doute la dernière fois que je m'adresse à beaucoup d'entre vous et parce qu'il faut pourtant que cela soit dit. Les uns et les autres, même séparés, restons des socialistes ; malgré tout, restons des frères, des frères qu'aura séparés une querelle cruelle, mais une querelle de famille, et qu'un foyer commun pourra encore réunir. »<sup>21</sup>

Plutôt des frères donc que des amis, plutôt la famille que la bande. La métaphore n'en sert qu'à souligner la violence de la déchirure qui, n'en doutons pas, dépassa beaucoup la seule dimension politique.

### **L'amitié comme catégorie politique : usages et valeurs**

---

<sup>18</sup> Cité *ibid.*, p.215.

<sup>19</sup> Marcel Sembat, *Les Cahiers noirs. Journal 1905-1922*, texte établi, présenté et annoté par Christian Phéline, Paris, Viviane Hamy, 2007, p.753.

<sup>20</sup> Ilan Greilsammer, *Blum*, Paris, Flammarion, 1996, p.237.

<sup>21</sup> Léon Blum, discours du 27 décembre 1920 dans *Le Congrès de Tours*, présenté par Annie Kriegel, Paris, Gallimard, 1975, p.136. Sur les sources de cette mise en émotion, se reporter aux intéressants commentaires d'Ilan Greilsammer, *Blum, op.cit.*, p.236-237.

On a déjà entraperçu l'idée que l'amitié en politique ne pouvait être approchée qu'avec le souci de comprendre son caractère composite. L'amitié n'est pas seulement un sentiment reposant sur des affinités personnelles presque instinctives. En politique, elle s'enracine dans le partage de convictions. En ce sens, les groupes politiques plus ou moins formels peuvent être considérés comme des rassemblements d'amis. La chambrée, que Maurice Agulhon considère comme l'un des principaux foyers de politisation de la France méridionale, est présentée sous ce jour par une enquête de 1842 : « Leur principal but consiste à passer à peu de frais les longues soirées de l'hiver entre amis et entre personnes de mêmes goûts et en général de mêmes conditions et à éviter les fréquentations des cabarets, qui est plus coûteuse et où toutes les conditions sont confondues. »<sup>22</sup> L'amitié politique n'est que l'une des formes prises par l'amitié en politique. Elle peut être presque tout à fait dénuée de dimensions affectives ou, pour être plus précis, il peut arriver que celles-ci viennent en second : elles résultent de la situation de proximité politique. L'analyse dès lors doit emprunter davantage la problématique des usages du sentiment que celle de ses interprétations.

Un exemple suffira pour approcher ce premier niveau. Il nous conduit à examiner les pratiques de l'amitié auxquelles eu recours Jaurès avant la Grande Guerre dans le cadre conventionnel des Congrès de la SFIO<sup>23</sup>. L'amitié y est affichée comme le fondement de son éthique de discussion. La notion renvoie moins à un attachement sentimental à une personne, même s'il arrive à Jaurès de mettre en scène ses propres sentiments<sup>24</sup>, qu'à une manière de respect garantissant les meilleures conditions d'écoute et d'intelligence d'autrui.

Il y a certes beaucoup de tactique dans la volonté de dépasser les conflits internes du Parti par l'appel à l'amitié pour mieux affirmer son ascendant sur lui. Mais on ne peut guère suspecter la forte conviction de Jaurès, enracinée qu'elle est dans sa philosophie de l'unité, selon laquelle les meilleurs désaccords, les plus utiles en tout cas, sont ceux qui s'expriment sur le terrain de l'amitié. Il l'exprime lors du Congrès de Limoges (1906), quand l'unité socialiste est encore bien fragile : « Si je me félicite avec vous de l'unité socialiste, ce n'est pas seulement parce que nous pouvons aboutir à des décisions non d'humanité, mais de majorité qui font loi ; c'est plus encore parce que nous pouvons, en amis, opposer nos tendances diverses. »<sup>25</sup> C'est parce qu'il ne

---

<sup>22</sup> Maurice Agulhon, *La République au village. Les populations du Var, de la Révolution à la II<sup>ème</sup> République*, Paris, Seuil, 1979 (1<sup>ère</sup> édition, Plon, 1970), p. ??.

<sup>23</sup> Nous reprenons dans le passage qui suit une partie d'une étude à paraître courant 2008 dans les *Cahiers Jean Jaurès*.

<sup>24</sup> Par exemple à propos des attaques portées contre Guesde dans une tribune syndicale publiée dans *L'Humanité* : « Un seul mot : c'est que je suis sûr que, de tous les socialistes de France, celui qui a été le plus peiné au sujet des attaques personnelles qui se sont produites, c'est moi » (*IV<sup>e</sup> Congrès National tenu à Nancy les 11, 12, 13 et 14 août 1907. Compte tenu sténographique*, Paris, 1907, p.76-77).

<sup>25</sup> *III<sup>e</sup> Congrès National, tenu à Limoges, les 1<sup>er</sup>, 2, 3 et 4 novembre 1906. Compte rendu analytique*, Paris, 1906, 254.

souhaite voir se développer que des « controverses d'idées »<sup>26</sup> et non des « polémiques personnelles », que Jaurès n'a de cesse d'en appeler à l'amitié. Il loue encore en ces termes le bon déroulement du Congrès de Nîmes : « Ce qui caractérise ce Congrès, ce qui le fera remarquable, ce n'est pas seulement l'exemple de cordialité et d'amitié qui domine et qui dominera jusqu'au bout les controverses les plus passionnées, c'est que, pour la première fois, nous avons été conduits par le progrès même et par l'évolution de notre Parti, à examiner de près une grande œuvre positive ou du moins un grand problème législatif. »<sup>27</sup>

Il en vient donc naturellement à vitupérer contre toute attaque personnelle qu'il proscriit de la « bonne discussion ». Jaurès se flatte, dans plusieurs Congrès, de ne jamais se livrer à des assauts visant des individus, ce qui n'est d'ailleurs pas tout à fait conforme à la réalité. Dans le climat très conflictuel des débats de Toulouse, Jaurès se vante de ne pas s'abandonner à des arguments *ad hominem* : « Le Congrès, dans toutes ses séances, m'est témoin que je n'ai employé à l'égard d'aucun membre du Parti, un langage injurieux ou blessant (*Approbaton*). Je n'utilise pas des confidences personnelles ou des propos anonymes, je n'insulte pas, je n'outrage pas, je n'insinue pas, mais, ayant à analyser les contradictions de notre propagande, je prends des exemples précis dans des documents publics. »<sup>28</sup> Il s'indigne en conséquence face à ce qu'il considère comme des coups bas dérogeant aux règles d'une camaraderie qui exclut presque la notion d'adversaire, en tout cas tout à fait celle d'ennemi. Ces derniers vocables font d'ailleurs peu partie du vocabulaire auquel Jaurès a habituellement recours. D'où sa colère lors d'un vif incident qui l'opposa à Charles Rappoport lors du Congrès de Saint-Quentin et qui laissa des traces encore sensibles au Congrès de Lyon : « Vous parlez d'amitié, de cordialité entre les membres du Parti et vous choisissez pour le mettre au Bureau l'homme qui, il y a quelques mois, a dirigé contre moi la plus abominable calomnie... (*Vifs applaudissements sur certains bancs. Altercations violentes entre de nombreux délégués*). »<sup>29</sup> L'amitié est bel et bien la condition même d'une bonne délibération.

On peut ajouter à ce niveau d'analyse une autre perspective, plus théorique. Celle-ci ramène aux définitions mêmes du politique et des grandes notions inscrites dans son périmètre. On dispose ainsi du point de vue classique de Carl Schmitt. Dans son célèbre texte de 1932, ce dernier fait de la « discrimination de l'ami et de l'ennemi » « la distinction spécifique du politique, à laquelle peuvent se ramener les actes et les mobiles politiques ». Et il ajoute : « Elle fournit le principe d'identification qui a valeur de critère, et non une définition exhaustive ou

---

<sup>26</sup> *IV<sup>e</sup> Congrès National tenu à Nancy...*, *op.cit.*, p.118.

<sup>27</sup> *VI<sup>e</sup> Congrès National tenu à Nîmes les 6, 7, 8 et 9 février 1910. Compte rendu sténographique*, Paris, 1910, p. p.363.

<sup>28</sup> *V<sup>e</sup> Congrès National tenu à Toulouse les 15, 16, 17 et 18 octobre 1908. Compte rendu sténographique*, Paris, 1908, p.323-324.

<sup>29</sup> *IX<sup>e</sup> Congrès National tenu à Lyon les 18, 19, 20 et 21 février 1912. Compte rendu sténographique*, Paris, 1912, p.340.

compréhensive. »<sup>30</sup> Comment interpréter cette dernière remarque ? Selon Schmitt, le contenu de l'opposition qui sépare l'ami de l'ennemi importe peu, de même ce qui fonde l'amitié politique est-il, à ses yeux, relativement accessoire. Le plus décisif est que le politique, en son principe même, dessine les frontières qui séparent deux camps, chacun organisé sur la base d'une amitié qui les soude dans l'opposition à l'autre camp considéré comme ennemi. Qui n'est pas l'ennemi est l'ami ou en passe de le devenir. C'est cette *summa divisio* qui donne sens aux concepts politiques :

« tous les concepts, notions et vocables politiques ont un sens polémique ; ils visent un antagonisme concret, ils sont liés à une situation concrète dont la logique ultime est une configuration ami-ennemi (se manifestant sous forme de guerre ou de révolution) et l'absence d'une telle situation en fait des abstractions vides et sans vie. Des mots tels que Etat, république, société, classe ; et aussi : souveraineté, Etat de droit, absolutisme, dictature, plan, Etat neutre, Etat de droit, absolutisme, dictature, plan, Etat neutre ou Etat total sont inintelligibles si l'on ignore qui, concrètement, est censé être atteint, combattu, contesté et réfuté au moyen de ces mots. »<sup>31</sup>

L'approche de Carl Schmitt nous met sur la voie d'un nouvel examen : l'amitié se présente comme l'un des principes structurants du politique. Elle est aussi « une référence majeure du domaine masculin » cultivée par les guerriers : « Essentiellement née de l'activité guerrière, la mythologie de l'amitié héroïque et chevaleresque est liée au danger et à l'action, à la fraternité d'armes, à l'exercice du courage, de l'héroïsme, à une solidarité face à l'adversité. A l'époque moderne et contemporaine, elle est transposée dans la vie civile ou professionnelle et dans une sociabilité masculine qui tend à célébrer ses spécificités en se distinguant de l'univers féminin. S'y ajoute une convivialité du boire, du jeu ou du libre échange de la gauloiserie. »<sup>32</sup> Cette proposition trouve sa résonance dans une situation où la politique prend l'aspect d'une guerre civile plus ou moins larvée. Cette amitié-là ne participe en rien de l'ordre affectif. Elle désigne une forme du lien politique que l'on peut presque apparenter à une relation de type professionnel, une collaboration opportune et probablement provisoire, affectivement superficielle, qu'effaceront sans doute de nouvelles coordonnées. Il conviendrait dès lors d'en scruter les modalités dans les différentes configurations politiques qu'engendrent les régimes et Etats.

Ainsi peut-on revenir aux analyses proposées par Horst Hutter pour l'amitié politique dans l'Antiquité classique. Ce dernier soulève en particulier la question des relations entre amitié

---

<sup>30</sup> Carl Schmitt, *La notion de politique...*, p.66.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p.71.

<sup>32</sup> Anne Vincent-Buffault, *L'exercice de l'amitié. Pour une histoire des pratiques amicales aux XVIIIe et XIXe siècles*, Paris, Seuil, 1995, p.15.

et démocratie. Selon lui, les concepts de démocratie et de citoyenneté découlent directement de celui d'amitié. Chez Aristote, remarque-t-il, la citoyenneté se présente comme le prolongement politique de l'amitié. La définition de la citoyenneté est chez lui socialement exclusive puisque les citoyens forment un groupe d'amis étroitement liés qui se distinguent du plus grand nombre, esclaves et non-citoyens<sup>33</sup>. Cette « citoyenneté-amitié » a été rejouée, comme je l'ai évoqué plus haut, par l'intégrisme affectif des révolutionnaires de l'an II.

Cette conception politique de l'amitié a une histoire longue dont on trouve des traces dans bien des démocraties où des citoyens idéalisés se conçoivent comme « amis » voire comme « frères ». La fraternité fut incontestablement l'un des motifs de l'amitié en politique. Elle surgit comme une « référence mi-politique mi morale » dans le vocabulaire politique français dès 1791 parmi les articles additionnels de la Constitution<sup>34</sup>. On se salue comme « frères et amis ». Le sentimentalisme du XIX<sup>ème</sup> siècle y a trouvé de quoi actualiser la vieille amitié politique au contenu peut-être devenu trop abstrait ou trop démodé. En 1848, lorsque triomphe en France le thème de la fraternité, moment où elle devient le troisième terme de la devise républicaine, l'Antiquité ne fait plus recette. Le christianisme, en revanche, retrouve, même à gauche, quelques couleurs. Il encourage la mue des « amis » en « frères ». Comme le mentionne justement Hutter, ce métissage de l'amitié et de la fraternité est aussi repérable dans la démocratie américaine naissante parmi les premiers petits groupes de colons puritains de la Nouvelle Angleterre<sup>35</sup>. Il suppose évidemment l'égalité entre les partenaires que sont les citoyens, ce qu'avait parfaitement entrevu les Grecs qui expulsaient les inférieurs de la citoyenneté-amitié.

Une telle amitié politique appelle la société de confiance et exige une implication forte des citoyens dans le politique. La « liberté des modernes », chère à Benjamin Constant, qui installe une relation plus distanciée au politique et réclame le droit pour chacun de pouvoir se tenir dans un paisible écart, établit une solitude qui peut menacer et l'amitié et la démocratie qui lui est associée. C'est en tout cas la crainte qui agite Hutter dès les premières pages de son ouvrage : à l'encontre des sociétés anciennes, note-t-il, où nul ne se choquait que l'on intervînt en faveur de son ami lorsque l'on était en mesure de le faire, l'amitié est devenue douteuse. Dans les démocraties modernes, elle côtoie le clientélisme. Appuyons-nous une dernière fois sur l'une de ses citations : « Nous sommes communément enclins à écarter l'amitié de la politique et nous tendons à considérer les intrusions de celle-ci dans celle-là avec quelque méfiance. Un homme

---

<sup>33</sup> Horst Hutter, *Politics as Friendship...*, *op.cit.*, p.185 : "The definition of citizenship remained socially exclusive, such that the members of a state formed a closely-knit group of friends standing in opposition to the large numbers of slaves and resident non-citizens."

<sup>34</sup> Anne-Claude Ambroise-Rendu, « La fraternité » dans Vincent Duclert et Christophe Prochasson (dir.), *Dictionnaire critique de la République*, *op.cit.*, p.177-182.

<sup>35</sup> Horst Hutter, *Politics as Friendship...*, *op.cit.*, p.186.

politique qui mêle ses amitiés à son activité politique frise la corruption. Un homme d'Etat est supposé aujourd'hui tenir séparés ses engagements « privés » de ses responsabilités « publiques ». L'amitié relève strictement de l'ordre privé. Celui dont on apprend qu'il a agi en faveur d'un ami voit sa réputation dangereusement écornée. Pour les Grecs anciens, il était naturel d'exercer son influence politique en faveur de ses amis. »<sup>36</sup>

### **L'amitié comme catégorie sociologique : militantismes, entourages, clientélismes**

Cette dernière série d'investigations nous engage à examiner l'amitié en politique sous un autre jour. A l'image des monarchies hellénistiques, où les « amis » du roi (*philoï*) semblent disposer d'un statut particulier, la politique contemporaine institue des liens sociaux particuliers. Nous en retiendrons ici trois : militantisme, entourage et clientélisme. Chacune de ses formes prises par l'amitié est sous-tendue par un agencement propre des affects et des intérêts, des systèmes de dons et de contre-dons, des rapports d'alliances et de dominations, que seule une analyse de cas pourrait éclairer précisément. Nous nous en tiendrons ici seulement à un premier survol.

Historiquement, la gauche a toujours été plus militante que la droite. Républicains et libéraux au XIXe siècle, socialistes et communistes au siècle suivant, ont constitué des « partis » qui, avant de devenir les grosses machines électorales qu'elle finirent par constituer, furent autant de sociétés d'amis. La professionnalisation de la politique en démocratie de masse a sans nul doute affadi la dimension amicale du militantisme politique. Elle ne l'a pas tout à fait éliminée. La terminologie en usage dans les partis de gauche témoigne encore de la spécificité de ce lien qui ne se réduit pas à un lien professionnel. Les « camarades » ou les « compagnons » ne sont pas des « collègues ».

Les sociabilités républicaines du XIXe siècle font bonne place à l'amitié. Le combat collectif est aussi une vie collective qui prit parfois l'aspect de la secte ou du groupe religieux. On l'observe notamment dans le cas des socialistes dits utopiques où la relation politique se fait extrêmement exigeante et se trouve baignée d'une religiosité qui accorde toute sa valeur au thème de la fraternité, cette amitié politique supérieure. En privilégiant la pratique des banquets pour développer leur propagande, les républicains ne s'adaptaient pas seulement à une situation

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p.1 : “ We are inclined to see very few connections between friendship and politics in our common-sens perceptions, and we tend to view the intrusions of friendship into politics with some suspicion. It borders on corruption for a politician to mix his friendships with his politics. A modern states man is supposed to keep his “private” concerns strictly separate from his “public” responsibilities. And friendship is supposed to be strictly private. An act of power exerted on behalf of a friend, if publicly known, might bring indignation upon the power-holder. For the ancient Greeks, however, it was natural for a politician to exert his political influence on behalf of a friend.”

politique qui limitait sérieusement leur liberté d'expression. Ils recouraient également à un mode d'action qui contribuait à resserrer les liens politiques voire à les instituer de toute pièce. Faire bombance, festoyer, partager la chaire et la boisson, mais aussi pleurer un défunt<sup>37</sup>, n'était-ce pas avancer d'un bon pas dans la construction d'un lien amical qu'on renforcerait ultérieurement par le partage d'opinions communes ? Au XIXe siècle, les banquets sont toujours « fraternels ». On s'y parle « entre amis » et s'y dessine une « fraternité horizontale », une amitié si l'on préfère, distincte d'une « fraternité verticale » « empreinte de paternalisme »<sup>38</sup>. Les banquets prirent un autre tour, plus solennel, moins militant, moins amical peut-être, après que les républicains ont accédé au pouvoir. S'ils en conservèrent la chaleureuse pratique, ils la professionnalisèrent. Les banquets furent moins héroïques, davantage liés à l'exercice et à l'exaltation du pouvoir républicain.

Il ne fait guère de doute que la pratique du pouvoir, à tous ses niveaux, perturbe la libre expression de l'amitié. Installés au gouvernement, les républicains cédèrent le répertoire de l'action militante à la gauche socialiste qui en reprit bien des registres tout en innovant. L'idéologie révolutionnaire et conspirationniste, la foi dans le rôle des minorités conscientes, telles qu'elles s'exprimèrent en France et en Europe dans le dernier tiers du XIXe siècle et le premier tiers du XXe, furent des terrains propices au développement d'un militantisme fondé sur des amitiés exigeantes, comme on les avait connues déjà sous la Révolution française. La clandestinité ou ce qui en tenait lieu sous des formes plus ou moins atténuées requérait la confiance que seule l'amitié semblait pouvoir garantir. Blanquistes, anarchistes, bolcheviques, syndicalistes révolutionnaires, etc, rassemblaient des amis partageant une foi commune à laquelle ils consacraient leur vie presque tout entière. Au tournant des XIXe et XXe siècles, l'amitié militante, chez les guesdistes, transparait jusque dans les façons de se vêtir. Cette amitié mimétique impose à ceux qui la partagent le port du couvre-chef à larges bords et celui de la lavallière. Au tout début des années 1920, les premiers communistes aspiraient, pour leur part, à développer une « nouvelle fraternité » révolutionnaire qui « régènerait » les anciennes relations de parti minées par la professionnalisation parlementaire et les pratiques bureaucratiques engendrées par les partis modernes<sup>39</sup>.

Il n'est pas étonnant de constater que c'est au sein de ces groupes militants que se développa le thème de la trahison politique. C'est sur ce fond que purent prospérer toutes les formes du sectarisme idéologique : ne plus être en accord politique avec son parti, son groupe ou

---

<sup>37</sup> Avner Ben Amos, *Funerals, Politics, and memory in modern France, 1789-1996*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2000.

<sup>38</sup> Emmanuel Fureix, « Banqueter » dans Vincent Duclert et Christophe Prochasson (dir.), *Dictionnaire critique de la République, op.cit.*, p.988.

<sup>39</sup> Cf. Romain Ducoulombier, *Régénérer le socialisme...*, *op.cit.*, p.70 et sq.

son syndicat, revenait à trahir ses amis<sup>40</sup>. La répudiation s'imposait d'elle-même. Les partis communistes, les partis socialistes dans une moindre mesure, relayèrent au siècle suivant cette politique de l'amitié aux arrêtes si vives<sup>41</sup>. Les témoignages que livrent d'anciens communistes sur la période de leurs engagements passés mettent en lumière les drames humains qu'ont souvent représentés exclusions et départs plus ou moins volontaires d'une organisation à laquelle non seulement l'on avait tout donné ou presque mais aussi où s'étaient forgées tant d'amitiés. Lucien Hérard, ancien professeur communiste, longtemps secrétaire de la fédération du Doubs, en fait encore état à l'âge de quatre-vingt-douze ans :

« J'ai au fond du cœur un petit coin de sympathie pour le Parti communiste. Pour plusieurs raisons : d'abord, parce que ce fut le parti de ma jeunesse et qu'on a toujours tendance à évoquer avec émotion ses belles années, même si elles ont été pénibles. Je le regrette parce que cette impression de camaraderie virile, sans ambiguïté, c'était quelque chose de chaleureux, de réconfortant de sentir que des amis étaient totalement dévoués à vous... comme vous étiez vous-même dévoué à eux, dans l'intérêt supérieur du Parti. »<sup>42</sup>

Ce dévouement s'apprécie dans les conduites les plus quotidiennes. Un camarade est un ami présent dans toutes les petites affaires de l'existence. On est en droit de supposer que « l'intérêt supérieur » du parti qui paraît fonder cette amitié s'efface parfois et laisse toute nue une amitié dont on finit par perdre de vue les origines. Cette amitié née d'une expérience politique commune, le militantisme communiste, acquiert ainsi son autonomie. C'est ce que l'on comprend encore à la lecture du témoignage de Hérard :

« Mais ce que je sais, c'est que dans ces milieux du Parti communiste, des syndicalistes révolutionnaires, il y avait une fraternité sans faille, une amitié, un dévouement extraordinaire, instinctif, irraisonné peut-être mais illimité, il régnait une chaleur extraordinaire.

Un camarade qui se trouvait expulsé de son logement, eh bien, je l'ai vu accueilli provisoirement dans un logement d'un autre camarade, et d'autres camarades assurant le

---

<sup>40</sup> On trouvera quelques exemples intéressants où se mêlent amitié et politique en temps de crise dans Gérard Streiff, *Procès stalinien à Saint-Germain-des-Prés*, Paris, Syllepse, 1999. Cf. Sylvain Boulouque et Pascal Girard (dir.), *Traîtres et trahisons*, Paris, Seli Arslam, 2007.

<sup>41</sup> On se reportera à ce sujet une nouvelle fois à cette remarque perspicace de Horst Hutter, *Politics as Friendship...*, *op.cit.*, p.9 : "Moreover, the modern revolutionary tradition can be interpreted in terms of friendship. The tightly-knit revolutionary group on the Leninist model is a form of friendship group. Especially within the Anarchist and Blanquist segments of the modern revolutionary movement, the ideals of friendship have been the guiding principles for the organization of conspiracies. This seems to be due to the fact that the more one places oneself outside society by becoming a revolutionary, the more one is in need of people whom one can trust."

<sup>42</sup> Mosco, *Mémoires d'Ex. Le PCF de 1920 à 1989*, Paris, Ramsay, 1991. Textes rassemblés par Agnès Gaudu. Postface de Claude Llabres, p.34.

déménagement, tel puis tel de telle profession l'aidant à refaire ceci ou cela, c'était une camaraderie de tous les instants. »<sup>43</sup>

On peut considérer le Parti communiste comme l'organisation politique qui favorisa le mieux la naissance de ces amitiés militantes. Etre un « parti-société » le conduisait évidemment à inventer un univers de relations affectives que lui seul devait gouverner. Reste à voir dans quelles limites ces amitiés se déploieront<sup>44</sup>. Mais le Parti communiste ne fut pas le seul à engendrer ce type d'affectivité politique, même s'il fut en mesure de le pousser à ses extrêmes, notamment dans les situations de crise. Ce sont les formes mêmes prises par la politique en régime de démocratie de masse qui lui ouvrirent la voie.

L'entourage ou, de façon plus étendue, le réseau amical, d'un homme politique est une autre facette de l'amitié politique. Dans ce cas de figure, ce que l'on désigne par « amis » ne correspond pas seulement à l'ensemble des personnes ayant des liens affectifs privilégiés avec tel ou tel. Il s'agit davantage de désigner une équipe de travail. On utilise parfois abusivement, pour la période la plus contemporaine, l'expression de « cabinet », en principe réservée aux ministres ou au président de la République. Mais les « amis » d'un homme politique sont d'abord ceux qui l'entourent de leurs conseils, le soutiennent, rendent compte de ses actes et paroles, relaient auprès de la presse ses analyses et ses sentiments. Il peut arriver que ces « amis » soient en effet des « amis personnels » avec lesquels, si tant est que cette partition vaille dans le cas de « vie professionnelle totale » propre aux acteurs politiques, ces derniers partagent aussi leur vie privée ou leurs rares moments de loisirs. On peut aussi placer au rang d'« amis » ainsi compris des membres de la famille, épouses, enfants, gendres.

Une carrière politique se construit sur des appuis apportés par différents cercles amicaux. Ces cercles s'élargissent au fur et à mesure que progresse celui qui se trouve en leur centre. Les amis de jeunesse ont souvent le premier rôle. Raymond Poincaré confie ainsi dans ces termes comment, souhaitant intégrer à son gouvernement des personnalités de gauche, il était allé trouver Alexandre Millerand, son « ami de jeunesse » : « J'allai trouver, dans son rez-de-chaussée de l'avenue de Villars, mon ami de jeunesse, Alexandre Millerand. Nos anciennes divergences politiques n'avaient pas altéré l'affection que j'avais toujours eue pour lui. Mieux que personne, je connaissais son bel optimisme, sa puissance de travail et sa ténacité »<sup>45</sup>. Pour sa part, décidé à affronter le suffrage universel, le jeune Pierre Cot trouve ses premiers soutiens au sein d'une

---

<sup>43</sup> *Ibid.*, p.48.

<sup>44</sup> Cf. Annie Kriegel (avec la collaboration de Guillaume Bourgeois), *Les communistes français, 1920-1970*, Paris, Seuil, 1985.

<sup>45</sup> Raymond Poincaré, *Au service de la France...*, *op.cit.*, p.17.

revue, *La Renaissance*, où il retrouve notamment un camarade d'agrégation de droit, Henry Puget<sup>46</sup>.

Bien d'autres expériences peuvent être à l'origine de ses entourages durables qui accompagnent avec plus ou moins de heurts la vie d'un homme politique. Au XIXe siècle, les épreuves de la prison ou de l'exil soudent des amitiés politiques. Auguste Blanqui, dont les années passées en prison furent comme une marque de fabrique, forgea son « parti » entre les murs de la prison de Sainte-Pélagie à partir d'une haine commune contre le Second Empire qui fédérait les détenus. L'ennemi fit les amis<sup>47</sup>. Comment ne pas citer ici Victor Hugo qui, sur sa terre d'exil à Jersey, s'écrie le 5 août 1852 ?

« Amis, je viens de voir en Belgique, un touchant spectacle : toutes les divisions oubliées, toutes les nuances républicaines réconciliées ; une concorde profonde, tous les systèmes ralliés au drapeau de l'Idée, le rapprochement des proscrits dans les bras de l'affliction, chacun cherchant son adversaire pour en faire un ami, et son ennemi pour en faire un frère ; toutes les rancunes évanouies dans le doux et fier sourire du malheur ; j'ai vu cela, j'en viens, j'en ai le cœur plain, c'est beau. »<sup>48</sup>

On sait que la Résistance fut aussi, pour toute une génération, le creuset d'amitiés politiques<sup>49</sup>. Pour toute une fraction de la gauche, la Guerre d'Algérie joua un rôle analogue<sup>50</sup>. On pourrait trouver d'autres expériences historiques, de même type mais plus anciennes, qui formèrent le socle d'amitiés politiques, c'est-à-dire de collaborations fécondes transportées en d'autres contextes que ceux qui les avaient vu naître. Il conviendrait aussi d'évaluer le rôle d'autres fidélités ou solidarités dans la composition de ces entourages : franc-maçonnerie comme appartenances associatives ou religieuses<sup>51</sup>.

Ces amitiés n'entrent pas nécessairement en contradiction avec la loi qui établit la solitude de l'homme de pouvoir. Au sein du Parti socialiste, Jaurès a des amis mais refusent de s'abandonner à eux, trop attaché qu'il était à l'unité du parti qui exigeait le dépassement des groupes organisés autour de quelques personnalités<sup>52</sup>. Jaurès fut sans le moins jaoussiste des jaoussistes. A l'inverse, Blum comptait nombre d'amis et s'appuyait sur des réseaux aussi divers

---

<sup>46</sup> Sabine Jansen, *Pierre Cot. Un antifasciste radical*, Paris, Fayard, 2002, p.82.

<sup>47</sup> Samuel Bernstein, *Auguste Blanqui*, Paris, François Maspero, 1970, p.250-251.

<sup>48</sup> Cité par Sylvie Aprile, « Amitiés politiques. L'expérience de la prison et de l'exil sous le Second Empire », « L'amitié dans la République », *Jean Jaurès. Cahiers Trimestriels*, 143, janvier-mars 1997, p.34.

<sup>49</sup> Cf. Olivier Wieviorka, *Nous entrerons dans la carrière. De la Résistance à l'exercice du pouvoir*, Paris, Seuil, 1994.

<sup>50</sup> On pourra se reporter, par exemple, au témoignage de Michel Rocard, *Si la gauche savait. Entretiens avec Georges-Marc Benamou*, Paris, Robert Laffont, 2005.

<sup>51</sup> Pour les protestants, se reporter à Patrick Cabanel, *Les Protestants et la République*, Bruxelles, Complexe, 2000.

<sup>52</sup> Madeleine Rebérioux, *Parcours engagés dans la France contemporaine*, Paris, Belin, 1999, p.414.

qu'anciens. L'un des tout premiers textes en prose que Léon Blum publia dans une petite revue avant-gardiste, *Le Banquet*, s'intitule : *Fragment sur l'amitié*. Avant la Grande Guerre, alors que son engagement politique reste diaphane, ses cercles d'amitiés se dessinent surtout dans les milieux intellectuels. Ses liens avec Lucien Herr, l'ami, le conseiller, l'inspirateur aussi de plusieurs grandes figures du socialisme d'avant 1914, parmi lesquelles Jaurès lui-même, sont d'une grande force<sup>53</sup>. Dans les années 1920, devenu le dirigeant socialiste que l'on connaît, Blum ouvre le champ de ses amitiés. Il exerce sur les militants un ascendant dont témoignent bien des textes. L'un de ses biographes l'affirme : « il a une autorité illimitée sur les militants, qui se conduisent à son égard comme des disciples fervents, des amis fanatiques »<sup>54</sup>. Il s'entoure dans les années 1930 de nouvelles amitiés qui fondent de nouvelles collaborations politiques : l'avocat André Blumel, avec qui Blum avait entretenu de longues relations professionnelles, devient l'un de ses plus proches collaborateurs. Nouveau président du Conseil après la victoire électorale du Front Populaire en mai-juin 1936, Blum fait de Blumel (qui avait changé son patronyme de Blum en Blumel aux fins d'éviter les confusions) son directeur de cabinet. Oreste Rosenfeld, rédacteur en chef du quotidien socialiste *Le Populaire*, fait aussi partie de cette garde rapprochée. Tout concourt à montrer que le dévouement de ces deux hommes pour Léon Blum fut absolument total<sup>55</sup>. « L'amitié intellectuelle liant Paul Reynaud et Léon Blum » est par ailleurs évoquée par une note de police pour rendre compte du soutien de la SFIO au cabinet Reynaud en avril 1940<sup>56</sup>. Les informations que les policiers divulguent dans ce genre de notes s'appuient d'ailleurs souvent, comme chez les journalistes, sur des propos tenus par « les amis » de tel ou tel : « M. Joseph Caillaux, si l'on en croit ses amis, prononcerait un discours très important au congrès du Parti Radical »<sup>57</sup>. Ainsi les uns et les autres constituent-ils eux-mêmes des ensembles d'« amis », peut-être parfois assez imaginaires, mais sur lesquels policiers et journalistes aiment pouvoir compter.

Il faudrait enfin observer au plus près la composition des entourages politiques des hommes d'Etat et suivre sur la durée les équipes qui encadrent leurs activités de gouvernants. Un cabinet ministériel ne dure autant que le ministre qui l'a composé reste aux affaires. Sauf dans les cas où celui-ci a rassemblé autour de lui des « amis » ou a su faire naître des fidélités. Edouard Daladier préservait les liens personnels qui l'unissaient à ses équipes. Lorsque celui-ci revint aux affaires après une « cure d'opposition » de dix ans, en 1932, il fit revenir ses collaborateurs des années 1924-1926<sup>58</sup>.

---

<sup>53</sup> Cf. Daniel Lindenberg et Pierre-André Meyer, *Lucien Herr, le socialisme et son destin*, Paris, Calmann-Lévy, 1977.

<sup>54</sup> Ilan Greilsammer, *Blum, op.cit.*, p.264.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p.312-314.

<sup>56</sup> Archives de la préfecture de police de Paris (APP), Ba 1978.

<sup>57</sup> APP, Ba 1625.

<sup>58</sup> Frédéric Monier, *La politique des plaintes. Clientélisme et demandes sociales dans le Vaucluse d'Edouard Daladier (1890-1940)*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2007, p.280-281.

Horst Hutter, comme nous l'avons vu précédemment, souligne la méfiance que suscite l'amitié en politique, surtout lorsqu'elle touche au pouvoir. Elle traîne derrière elle la mauvaise réputation du favoritisme, de l'entraide ou du clientélisme. C'est ce dernier niveau que je souhaite aborder pour finir : quelles relations, en politique, entre amitié et clientèle ? On ne peut naturellement répondre simplement à une telle interrogation qui charrie avec elle une évaluation morale. Sauf à considérer qu'il existerait des « amitiés pures » échappant à toute espèce d'échange, l'amitié, en politique tout particulièrement, repose aussi sur un système de contreparties matérielles ou morales<sup>59</sup>. Dans un tout autre contexte historique, certes, l'*amicus*, dans la Rome antique, est un « client ». La relation de clientèle se distingue sans doute de la relation amicale en ce qu'elle s'affiche prioritairement comme une relation de dépendance entre individus inégaux. Elle manifeste une relation de pouvoir qui peut naturellement s'exprimer dans le langage de l'amitié et de la fidélité. Il n'en demeure pas moins que l'amitié oblige : « L'ami est quelqu'un à qui l'on peut demander – un service, un coup de main, une aide en quelque sorte, morale ou matérielle, peu importe. C'est celui par excellence auquel on s'adressera, plus encore qu'à un parent, même proche. Et cette demande est légitime – phénomène important sur lequel nous reviendrons dans un instant. Elle se fait « au nom » de l'amitié, laquelle joue bien le rôle de principe légitimant. Car que serait un ami auquel on ne pourrait rien demander, ne serait-ce qu'un conseil, l'assurance de trouver un confident ou un allié ? »<sup>60</sup>

Historiens, politistes, sociologues et anthropologues ont bien mis en lumière la contiguïté des amitiés et des clientèles. Les travaux de Jean-Louis Briquet, observateur aigu des relations clientélares dans l'Europe méditerranéenne, soulignent à l'envi toutes les ambivalences de l'amitié : « Que l'amitié, bien que se présentant sous la forme d'un lien volontaire désintéressé, puisse se modeler sur les rapports de dépendance, qu'elle puisse aussi servir à la satisfaction des intérêts, paraît ainsi aisément explicable : elle n'est qu'un des masques idéologiques de la domination sociale, à la fois un principe d'occultation de ses déterminations objectives et une condition de son acceptation subjective comme domination légitime », constate-t-il<sup>61</sup>. Ces liens obligés que sont les relations de clientèle se disent pourtant dans le langage affectif de l'amitié, en politique comme en d'autres lieux de l'activité sociale. Notons aussi au passage qu'à l'encontre du discours antiparlementaire qui fleurit dans les années 1920 et 1930 en Europe et sur lequel s'arc-

---

<sup>59</sup> Cf. Julian Pitt-Rivers, « Le paradoxe de l'amitié » Georges Ravis-Giordani (dir), *Amitiés. Anthropologie et Histoire*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1999.

<sup>60</sup> Alain Testart, « Qu'est-ce que l'amitié ? » dans *ibid.*, p.30-31.

<sup>61</sup> Jean-Louis Briquet, « Des amitiés paradoxales. Echanges intéressés et morale du désintéressement dans les relations de clientèle » dans *ibid.*, p.293. On se reportera aussi pour le cas espagnol au classique : José Varela Ortega, *Los amigos políticos*, Madrid, Marcial Pons, 1975.

boutèrent les fascismes, la démocratie ne fut pas la seule à ouvrir grandes les portes au clientélisme : Italie fasciste<sup>62</sup> ou Russie soviétique<sup>63</sup> ne l'ignorèrent pas.

Etudiant le système d'intercessions à l'œuvre dans le département du Vaucluse sous la IIIème République, Frédéric Monier montre, pour sa part, comment les élus mobilisaient leurs amitiés politiques pour obtenir faveurs ou arrangements réclamés par leurs électeurs. L'amitié politique désigne ici un réseau de relations. Le député Laguerre s'adresse en ces termes à son collègue le député Michel :

« Mon cher ami,

N'aurais-tu pas une place à l'octroi de Carpentras pour Jean François (...) dont je t'ai parlé. Il devrait être nommé agent à la Ciotat mais cette place lui échappe et il va se trouver prochainement sans ressources. Je te serais très reconnaissant s'il était possible de le caser. Cordialement à toi. »<sup>64</sup>

Le feuilletage de ces « amitiés » qui s'épaulent les unes et les autres fait de l'expression du sentiment amical un passage obligé dans le genre épistolaire très particulier que constitue la lettre d'intercession. On y invoque l'amitié, on y évoque des amitiés, on y convoque la fidélité. On comprend vite que ses formules conventionnelles masquent des rapports de force et de domination qu'il nous faut à chaque fois tenter d'éclaircir.

« Je n'ai rien à demander à François Fillon que d'être mon ami, au sens littéral du terme, un ami politique, un ami personnel. C'est très agréable. Quelles que soient ses qualités, ce n'est pas lui qui m'a fait élire, il n'y a pas de rapport de pouvoir. »<sup>65</sup> Ce propos prêté récemment à Nicolas Sarkozy tombe à pic pour qui tente de comprendre les usages et les significations de l'amitié en politique. « Ami politique » et « ami personnel », distingue avec soin le Président de la République, en établissant ainsi l'une des règles prévalant en politique : l'amitié politique et l'amitié personnelle n'iraient point nécessairement de pair, leur rencontre serait presque exceptionnelle. Le miracle du couple Fillon-Sarkozy, si l'on en croit le second, résiderait précisément dans cette fusion du cœur et de la raison, si rare en politique. Le propos a le piquant des antiphrases : car on s'interroge parfois sur le fait de savoir comment les deux hommes

---

<sup>62</sup> Jean-Yves Dormagen, « Le marché de l'emploi public de l'Italie fasciste comme espace de mise en conformité politique » dans Jacques Lagroye (dir.), *La politisation*, Paris, Belin, 2003.

<sup>63</sup> Sheila Fitzpatrick, *Russia's economy of favours : blat, networking and informal exchange*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

<sup>64</sup> Cité par Frédéric Monier, *La politique des plaintes.., op.cit.*, p.43.

<sup>65</sup> Raphaëlle Bacqué et Philippe Ridet, « Un si parfait tandem », *Le Monde*, 10 octobre 2007.

peuvent s'entendre puisque tout indique qu'ils ne partagent ni amitié personnelle ni véritable affinité doctrinale. A moins, dans ce dernier cas, de ne considérer l'amitié politique que comme une simple alliance commandée par les circonstances... Ce que l'on pourrait tout à fait admettre. Preuve que l'amitié en politique désigne de façon incertaine et tout à la fois des élans du cœur, des rapprochements d'intérêt et des convictions partagées.

Christophe Prochasson  
*EHESS-CRH-AHMOC*